

# Nelly Wenger, une fonceuse endurcie par trois ans d'Expo

Agnès Wuthrich

Presque toujours, la parure est noire. Mais derrière les robes sombres et amples, le tempérament éclate, coloré, comme la bouche toujours rouge dans le cadre des cheveux aile de corbeau. Et personne ne s'étonne que ceux qui côtoient Nelly Wenger, qu'ils l'adultent ou qu'ils s'en méfient, choisissent volontiers pour la décrire des mots généreux. Depuis presque trois ans qu'elle est à la barre d'Expo.02, Nelly Wenger fonce, tenant son cap sans prendre garde aux doutes des autres et aux attaques. Cinq heures de sommeil et la revoilà sur le pont, fatiguée mais vaillante. Son mari Fred Wenger explique: «Elle ne le vit pas comme un challenge, mais plutôt comme la préparation d'une fête dans le jardin. Il n'y a pas de question à se poser. Il faut s'y mettre pour que tout soit prêt à temps.»

L'adversité la stimule, l'action la libère: «Il y a des moments où il vaut mieux prendre la mauvaise décision que ne pas en prendre du tout. C'est comme cela qu'elle fonctionne», dit le directeur des événements Daniel Rossellat, qui avoue une certaine admiration pour la cheffe d'entreprise, toujours au fait de ses dossiers, toujours prompte à poser la bonne question. Certes, le régime instauré à la direction de l'Expo est jugé parfois un peu autoritaire: «Lorsqu'elle s'est déjà fait une idée, elle a de la peine à entendre les arguments divergents. Mais, relève Daniel Rossellat, il n'y a pas de modèle. C'est peut-être ce qu'il fallait pour mener une entreprise comme celle-ci, avec de telles exigences en matière de délais et de budgets.»

Nelly Wenger fonce, sans états d'âme, au risque parfois de heurter.

«Volcanique, explosive», les qualificatifs ne manquent pas pour décrire les excès de son tempérament que trente années passées en Suisse ne semblent pas avoir entamé: «Lorsqu'elle est fâchée, elle peut se montrer très cassante. Le lendemain tout est oublié, dit Daniel Rossellat. Reste que quelques-uns ont été blessés par l'un de ces coups de gueule dévastateurs. D'autres ont peur d'elle.»

Paradoxe? On la dit aussi obsédée de dialogue, sans cesse en quête de l'opinion des autres. Dans son entourage, tous affrontent régulièrement ses questions, à commencer par son mari, dont quelques-uns affirment qu'il est le conseiller privilégié et discret de la

directrice générale: «Je joue le rôle de n'importe quelle épouse à qui son mari confie sa journée», corrige Fred Wenger. Ingénieur civil, patron du bureau d'urbanisme Urbaplan, il a également une vie professionnelle chargée. «Mais la visibilité de ma femme fait que les rôles sont, sur ce point, un peu inversés.» Un renversement renforcé par le fait que «par défaut», il est devenu la référence de la vie familiale, tandis que sa femme avoue volontiers sa culpabilité de mère à passer si peu de temps avec ses enfants désormais adolescents.

d'origine française dans son histoire et juive dans sa culture, immigrée, mariée à un protestant: le géographe s'explique facilement cette affection qu'elle a pour la confrontation aux idées de l'autre. Il la dit inconditionnelle dans ses rapports amicaux: «Je n'ai jamais vu la facette explosive de Nelly Wenger, dont j'ai entendu parler avant même de la connaître. Mais sachant la facilité avec laquelle elle adopte quelqu'un, je veux bien croire que le rejet peut être violent aussi.» A propos du regard avec lequel elle aborde la réalité, Jean-Bernard Racine dit encore: «Elle est un hypertexte. Scientifique dans sa volonté de comprendre, elle prend des chemins inventés pour y parvenir.»

Au fil des préparatifs de l'Expo, Nelly Wenger a dû s'adapter. A l'aise pour diriger une séance interne, elle n'aimait pas beaucoup la foule, ni le regard des médias. Il a fallu apprendre à les affronter. L'événement approchant, la directrice générale qui ne savait pas l'allemand est devenue «Nelly nationale», comme l'a baptisée récemment la NZZ. Sans se faire prier, elle se prête au jeu médiatique avec de plus en plus de bonheur à mesure qu'elle apprend. «Elle s'est rendu compte qu'il y a des mots qu'elle ne peut pas employer, et même des mots qu'elle aime», remarque un collaborateur.

Certes, elle ne sait toujours pas l'allemand: «Si elle était Romande, on ne le lui aurait pas pardonné. Marocaine, cela fait désormais partie de l'atypisme du personnage.»

D'autres s'agacent un peu de voir comme elle a pris goût à sa notoriété croissante, comme elle aime «être sur la photo», la façon dont elle personnalise désormais l'Expo, «son» projet. La publication de son livre, *Je vous invite*, puis son arrivée théâtrale lors de la cérémonie d'ouverture, n'ont pas arrangé les choses. Et certains se demandent déjà ce que Nelly Wenger deviendra, une fois la page de l'Expo tournée.

Le sait-elle elle-même? Sans doute s'accordera-t-elle un peu de répit, le temps de retrouver ses enfants; le temps aussi peut-être de renouer avec la vie académique, d'accorder un peu plus de temps aux débats qui la passionnent. Car, dit son mari, ni le temps, ni l'Expo n'ont vraiment changé Nelly Wenger: «Comme un visage qui vieillit, son caractère s'est simplement buriné. Les traits qui font sa personnalité se sont creusés.»



L'affection de Nelly Wenger pour le débat et les questions fait partie des choses que Jean-Bernard Racine, chef de l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne apprécie le plus chez Nelly Wenger. Il a eu pour elle, il y a quelques années, «une sorte de coup de foudre intellectuel». Ils s'étaient déjà croisés alors qu'elle était cheffe de l'aménagement du territoire du canton de Vaud, lorsqu'elle lui a demandé d'intervenir quelques heures dans le cadre d'un cours sur le management urbain qu'elle donnait à l'université: «J'ai avec elle une parenté de pensée comme avec personne», résume Jean-Bernard Racine. A la fois Marocaine

onde

## Le saura-t-il?

chimie entre l'hé-  
re et le primat de  
entiel, autrement  
lement. Il faut un  
ble de «guider et  
on, cette France  
s et des lois», dont  
renouer les fils».  
donc à lui-même,

au-delà du moment, de cette «ornière», dans laquelle est aujourd'hui tombée la France, tentée de «se bâtir, une fois de plus, une ligne Maginot».

Longtemps, l'Europe ne fut pas un horizon. Il pensait d'abord à la nation, à la nécessité de lui rendre sa grandeur avant d'attirer, ensuite, l'Europe dans son sillage. C'était l'époque, il y a sept ans, où contre toute la droite, il bataillait aux côtés d'Alain Juppé pour faire élire Jacques Chirac. Il avait été l'un des initiateurs du positionnement à gauche, la clé du succès. Il l'avait prôné par habili-

té, pour contrer Edouard Balladur, mais aussi parce qu'il n'aime pas que les entreprises «licencient alors qu'elles affichent des profits substantiels», moins encore que l'Etat s'y résigne car «qu'est-ce qu'un pouvoir qui ne peut rien?»

Secrétaire général de l'Elysée, confidant d'un président que sa fougue fascine, il avait applaudi la reprise des essais nucléaires, la tentative d'arracher aux Américains un commandement français dans l'OTAN, tout le rêve initial de restaurer le gaullisme. La France en parut grenouille, celle qui se voulait grosse comme un bœuf, et Villepin fut, là-dessus, l'artisan de la dissolution. Retour de la gauche. Cruelles épreuves. Désillusions. Cinq ans durant, il en fut condamné à tenir un

siège alors qu'il n'aime que l'assaut et, soudain, miracle: la deuxième chance, la preuve qu'à cœur vaillant...

La droite peut perdre les législatives mais si cet homme reste au Quai, il pourrait bien impulser une relance française de l'Europe. Il faut, dit-il, «retrouver un grand mouvement européen comparable à celui de la Renaissance». «Saurons-nous, demande son dernier livre (*Le Cri de la Gargouille*, Albin Michel) renouer avec le souffle, reconquérir notre audace élargie au territoire de l'Europe? Saurons-nous, ajoute-t-il, renoncer à une part de nous-mêmes pour conserver les ambitions qui ont toujours été les nôtres?» Ce sont les bonnes questions. Elles n'en appellent qu'une autre: le saura-t-il? ■